

# Le marxisme de Marx et le marxisme d'aujourd'hui

On dit souvent que le socialisme de nos jours, en voie d'élaboration, doit être aussi différent du marxisme que ce dernier l'était du socialisme d'avant 1848.

Sous une forme un peu différente, une idée semblable se trouve exprimée dans la motion « Pour l'offensive socialiste », présentée dans la Seine en vue du Congrès national qui aurait dû se tenir à Lille en février 1934. Dans cette motion, il est dit que « sous peine de déchéance irrémédiable, le socialisme de l'avenir doit être aussi différent de la pratique socialiste d'après-guerre que le socialisme marxiste le fut du socialisme utopique » (1).

La seconde formule nous paraît claire et parfaitement acceptable. La première peut prêter à équivoque. Elle est vraie ou fausse selon ce qu'on entend par « marxisme ». Si l'on considère la pratique socialiste d'après-guerre comme marxiste, le socialisme nouveau doit évidemment être très différent d'un tel « marxisme ». Mais la pratique socialiste d'après-guerre n'eut rien de commun avec le marxisme : elle n'en fut même pas une parodie.

Si l'on veut dire, au contraire, que le socialisme nouveau qui est en train de naître doit être différent du marxisme authentique, de celui de Marx, l'affirmation mérite d'être discutée sérieusement. Personne ne contestera que le monde a évolué depuis la mort de Marx et d'Engels, que des faits nouveaux sont apparus, que certaines de leurs formules sont aujourd'hui caduques, que leurs enseignements doivent être adaptés à des nécessités nouvelles, à une structure économique et sociale sensiblement différente de celle qu'ils analysèrent pendant la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Faut-il rappeler, en outre, que l'ouvrage principal de Marx, le *Capital*, est resté inachevé ?

Tout cela suffit pour justifier l'affirmation selon laquelle le socialisme d'aujourd'hui et de demain doit être différent du marxisme de Marx. Mais doit-il en être aussi différent que le marxisme de Marx

l'était du socialisme d'avant 1848, c'est-à-dire du socialisme utopique ?

C'est là le point qu'il importe d'éclaircir. Et la question qui se pose avant tout est celle-ci : *s'agit-il d'une différence de degré ou d'une différence de nature ?*

\* \* \*

Entre le marxisme de Marx et les écoles ou sectes socialistes d'avant 1848, il y a une différence de nature. Marx et Engels arrachent le socialisme au domaine de la spéculation utopique, où se trouvent en compétition de nombreux systèmes, les uns plus « parfaits » que les autres, visant tous à édifier de toutes pièces la cité harmonieuse. A l'idée qu'un ordre nouveau et supérieur pourrait être créé par décret selon le plan préétabli d'un génial architecte social, ils opposent la conception du *développement organique* de la société capitaliste se dirigeant vers le but socialiste « par ses propres forces économiques » (1). Tandis que les recettes des faiseurs de systèmes sont applicables n'importe quand et n'importe où, et pratiquement jamais, Marx et Engels constatent que l'évolution même du capitalisme conduit au socialisme, matériellement et humainement.

Matériellement en promouvant la concentration des moyens de production indispensable à l'organisation rationnelle, par la collectivité, de la vie économique. Humainement en créant aux travailleurs salariés, produits spécifiques de l'ordre capitaliste et se multipliant parallèlement à son développement, une situation telle qu'ils seront obligés de devenir ses « fossoyeurs ».

Cette conception constitue un double progrès par rapport au socialisme utopique. Forte de sa base matérialiste, elle fait du socialisme, naguère simple *volonté* utopique, une *nécessité* fondée sur la science du devenir social. En même temps, et c'est là l'autre aspect de cette nécessité, elle lie l'action émancipatrice des travailleurs aux *possibilités matérielles* que lui offre la structure sociale et au delà desquelles

(1) La motion en question a été publiée par le *Combat marxiste*, n° 5, 15 février 1934.

(1) K. Marx. *La Guerre civile en France*, p. 52.

il n'y a qu'illusions et mécomptes. Du fait même que le socialisme est considéré comme le produit nécessaire du développement capitaliste, il est subordonné aussi à la *nécessité limitative* que comporte une maturité insuffisante de ce développement (1).

De différents côtés, on a reproché à cette conception de faire fi de la volonté et de l'activité humaines et de réduire le processus historique à un mécanisme sans âme. Il y a des critiques qui croient pouvoir mettre Marx en contradiction avec lui-même en demandant, non sans malice, pourquoi il a consacré toute sa vie à une besogne qui apparaît comme parfaitement inutile puisque l'histoire se charge pour ainsi dire en personne de l'accomplir gratuitement. Ces objections ne sont point fondées. L'histoire est faite d'activité humaine, il n'y a pas d'histoire en dehors de cette activité. Mais l'activité des humains est déterminée par la structure de la société, leur volonté n'est donc pas libre. Elle ne peut s'exercer que dans le cadre d'une structure sociale donnée, selon les nécessités et possibilités de transformation de cette structure. Aussi est-il impossible d'opposer l'activité et la volonté des hommes au déroulement du processus historique : celles-là sont parties intégrantes de celui-ci. La démonstration de Plékhanov est on ne peut plus concluante à cet égard (2).

La réaction « volontariste » contre le prétendu fatalisme du marxisme est cependant explicable. On rencontre en effet un tel esprit fataliste chez beaucoup de socialistes qui se réclament de Marx sans s'apercevoir que leur foi *passive* dans l'automatisme de l'histoire est à l'opposé de la conception marxienne. Que d'aucuns, pour surmonter cette passivité, aient cru devoir faire appel aux mânes de Kant en proposant d'introduire l'impératif catégorique dans la philosophie marxiste, ne nous émeut pas outre mesure. Nous y voyons, contre le fatalisme de beaucoup de « marxistes » post-marxiens, une réaction salutaire mais parfaitement inutile. Sans

(1) « Une société ne disparaît jamais avant que soient développées toutes les forces productives qu'elle est assez large pour contenir. » — K. Marx, *Contribution à la critique de l'économie politique* (préface).

« Lors même qu'une société a découvert la loi naturelle de son évolution..., elle ne peut ni franchir d'un bond des phases naturelles de son développement, ni les supprimer par décret ». — K. Marx, *Le Capital* (préface à la première édition).

(2) G. Plékhanov, *Les questions fondamentales du marxisme* (1908).

exhumer Kant, il eût suffi d'opposer Karl Marx à ces « marxistes ».

\* \* \*

Entre le socialisme utopique et le marxisme, il y a donc une différence de nature. Mais quelle est la différence entre le marxisme et le socialisme d'aujourd'hui et de demain ? De nature ou seulement de degré ?

Le marxisme repose sur la méthode dialectique. Contrairement aux systèmes figés, conçus *a priori*, du socialisme utopique, il s'instruit des enseignements de la réalité vivante. Il évolue avec cette réalité. Il ne peut rester lui-même qu'au prix d'une telle évolution, car s'il s'y refusait, il répudierait son fondement essentiel : la dialectique.

Il s'ensuit qu'il ne pourrait y avoir solution de continuité entre le marxisme de Marx et le socialisme naissant de nos jours que dans les deux hypothèses que voici :

1° Si la société, loin d'être en évolution perpétuelle, était un corps immobile, figé, mort ;

2° Si les prévisions de Marx étaient contredites par la réalité actuelle si totalement qu'il fallût tout remettre en question, remplacer une à une les pierres angulaires de son édifice pour ne conserver que sa méthode d'investigation en vue de l'analyse nouvelle de l'organisme social.

La première hypothèse peut être écartée sans discussion.

La seconde n'est pas viable non plus. A l'heure actuelle, les faits confirment d'une manière si éclatante tout ce que Marx a prédit quant aux aboutissements de l'évolution capitaliste que nous pouvons nous abstenir d'une démonstration détaillée (1).

Entre le socialisme de nos jours et le marxisme de Marx, il n'y a donc qu'une *différence de degré*. Tandis que le marxisme se sépare du socialisme utopique par une cassure nette, *la doctrine socialiste d'aujourd'hui et de demain ne peut être que la continuation de l'œuvre de Marx*.

Cela ne veut point dire que toutes les idées et toutes les formules de Marx résistent à une critique sérieuse. Nous disons *sérieuse*, car nous n'avons pas l'intention de nous occuper des critiques du genre de celles qui, voici dix ans, nous venaient de l'Amérique,

(1) La brochure récemment publiée par les éditions « Nouveau Prométhée » : *Faillite du marxisme ?* fournit cette démonstration.

où M. Henry Ford eut l'outrecuidance de vouloir donner à Marx des leçons de savoir-vivre économique. Des marxistes avertis réduisirent ces élucubrations à néant d'un trait de plume (1).

Il faut distinguer trois catégories dans ce que les écrits de Marx et d'Engels présentent aujourd'hui de critiquable :

1° Les points concernant la politique et la tactique du mouvement ouvrier, où les conseils de Marx et d'Engels, correspondant à une situation particulière, depuis longtemps changée, ne peuvent être repris aujourd'hui à la lettre. C'est le cas, par exemple du programme de 1848 qui se trouve à la fin du II<sup>e</sup> chapitre du *Manifeste*, ou encore de leurs vues sur certains problèmes de la politique internationale. Dans tous les cas il s'agit d'appliquer *leur méthode* à la situation nouvelle pour aboutir à des solutions conformes à cette situation.

2° Les points de la théorie que des découvertes scientifiques faites depuis la mort de Marx et d'Engels font apparaître présentement comme insuffisamment ou faussement étayés. Si leurs prévisions économiques se réalisent aujourd'hui pleinement, il n'en reste pas moins que certaines de leurs prémisses ont besoin d'une fondation plus solide, la théorie de la valeur-travail par exemple, qui sans être fautive, apparaît insuffisante en face des résultats acquis par la physiologie du travail. Nul n'ignore que la science préhistorique a fait d'immenses progrès depuis Morgan et que certaines conclusions d'Engels, dans son *Origine de la famille*, sont aujourd'hui caduques. Les chapitres du *Capital* traitant de la genèse du capitalisme moderne et inspirés à peu près exclusivement de l'évolution anglaise, auraient également besoin d'être complétés sinon révisés (2).

3° Les points inachevés du *Capital*, où foisonnent les problèmes posés, non résolus. Mentionnons — l'énumération sera forcément incomplète — les chapitres fragmentaires de la fin du livre II (tomes VII et VIII de l'édition Costes) sur la *reproduction du capital social* ; la partie traitant du *capital et du travail commerciaux* (début du livre II et fin du livre III/1, tomes V et XI de l'édition Costes ; en outre tome I<sup>er</sup> de l'*Histoire des doctrines économiques*) ; la partie relative aux *classes* (dernier chapitre du tome XIV) ; les indications soit incomplètes, soit éparses sur la *concurrence* et sur les *crises*.

(1) Cf. le remarquable opuscule de Jacob Walcher : *Ford oder Marx ?*, paru en 1925.

(2) Cf. Julius Dickmann, *Das Grundgesetz der sozialen Entwicklung*, Vienne 1932.

Dans tous les domaines indiqués, le marxisme contemporain a d'ailleurs déjà accompli des efforts sérieux en vue de combler les lacunes. Les problèmes de la politique et de la tactique du mouvement ouvrier ont été maintes fois discutés et résolus selon les circonstances changeantes, et cela souvent dans un sens fort différent des indications de Marx et d'Engels. Une aile droite et une aile gauche, se réclamant de Marx l'une et l'autre, ont apporté des solutions opposées en s'accablant réciproquement du reproche de l'hérésie. A notre avis, elles méritent toutes deux ce reproche, comme elles peuvent se prévaloir l'une et l'autre d'indéniables circonstances atténuantes : d'être les produits fatals d'une situation temporairement faussée par l'expansion impérialiste, génératrice d'un bien-être relatif et passager des masses laborieuses, situation qui retardait l'éclatement ouvert des contradictions capitalistes prévu par Marx. Aujourd'hui, le débat sur tous ces problèmes politiques, loin d'être clos, ne fait que s'ouvrir, dans les circonstances nouvelles créées par la décadence capitaliste, qui imposent des solutions nouvelles, différentes aussi bien de celles de Marx que de celles de la droite et de la gauche « traditionnelles ».

Les questions théoriques, qu'elles soient soulevées par les progrès de la science depuis la mort de Marx ou par le caractère fragmentaire d'une partie de son œuvre, sont, aujourd'hui comme il y a un quart de siècle, l'objet de recherches et d'études assidues. Certaines lacunes sont comblées ou en voie de l'être. D'autres, à peine soupçonnées il y a quelque temps, apparaissent et se précisent à mesure que les besoins de la lutte socialiste exigent l'application de la théorie à la réalité sans cesse changeante, et que s'élargissent les horizons de l'action positive et constructive.

\* \* \*

Les amateurs de systèmes rigides ne se priveront pas d'en tirer parti pour reprocher au marxisme d'être une doctrine mouvante aux contours incertains, de manquer d'une réponse toute prête à toutes les questions et d'un remède préparé d'avance pour toutes les situations. Cependant, il faudra bien que les adversaires du marxisme se mettent une fois pour toutes d'accord pour que l'on sache enfin ce qu'ils incriminent : sa « rigidité dogmatique » ou son caractère inachevé, relatif, qui est propre à toute science vivante ? Les deux reproches s'annulent réciproquement. Le premier est manifestement

faux, et le second, loin d'être un reproche, est tout simplement l'attestation que la doctrine vit et se développe.

C'est cela que bien des critiques toujours avides de « neuf » semblent ignorer ou ignorent effectivement. La plupart de ceux qui trouvent le marxisme périmé parce que Marx est mort il y a cinquante-deux ans et Engels il y a quarante ans n'ont probablement jamais entendu parler des ouvrages de leurs disciples. Ce sont pourtant des marxistes qui ont fourni les explications les plus probantes des phénomènes les plus caractéristiques du capitalisme du XX<sup>e</sup> siècle : Rosa Luxemburg en analysant les racines de l'expansion impérialiste et de la course aux armements ; Rodolphe Hilferding en étudiant les monopoles et les modifications qu'ils font subir aux lois énoncées par Marx ; Karl Renner en examinant les problèmes de la socialisation en liaison avec les aspects multiformes de l'anticapitalisme organisé ; Lénine en jetant, pour la première fois dans l'histoire, les bases pratiques de l'économie mixte ; Karl Kautsky et Otto Bauer en approfondissant la question encore aujourd'hui controversée de la valeur de l'or. Les importantes contributions de Karl Kautsky, de Karl Korsch, de Georges Lukács, de Max Adler aux problèmes philosophiques et au développement la conception matérialiste

de l'histoire, si dissemblables que soient les résultats de leurs recherches, témoignent de la vitalité du marxisme post-marxien.

La tâche essentielle du marxisme contemporain réside dans l'étude des problèmes liés à la décadence capitaliste et à la société de transition. Bien peu de choses ont été acquises jusqu'ici dans ce domaine par rapport à ce qui doit encore être résolu. Mais là encore, on aurait tort de vouloir « s'affranchir » de Marx en lui *opposant* le socialisme de nos jours, qui doit être *constructif*. Tout pas en avant, voire toute critique de l'œuvre de Marx, ne peut aboutir à des résultats féconds que si on l'entreprend avec les armes de Marx, en se servant de sa méthode.

C'est ce qui a fait dire à Rosa Luxemburg : « Nous n'avons pas « dépassé » Marx au cours de notre lutte pratique ; au contraire, Marx, dans ses créations scientifiques, nous a dépassés en tant que parti de combat. Non seulement Marx a produit assez pour nos besoins, mais nos besoins n'ont pas encore été assez grands pour que nous utilisions toutes les idées de Marx (1) ».

LUCIEN LAURAT.

---

(1) Dans l'article : *Arrêts et progrès du marxisme* reproduit dans le recueil *Karl Marx, homme, penseur et révolutionnaire*.